

L'Amazonie, une terre promise pour

Stéphen Rostain

Sanctuaires de pierre, routes de 40 mètres de large, cités perchées sur d'imposants tertres de coquillages... De récentes fouilles révèlent le passé et la longue et riche histoire des Amazoniens, totalement méconnue jusqu'à ce jour.

L'ESSENTIEL

- L'Amazonie passe depuis longtemps aux yeux des Européens pour une forêt native difficilement habitable.
- En réalité, cette immense région est une mosaïque de paysages différents, ce qui explique son extrême biodiversité.
- Or l'archéologie révèle que la diversité culturelle de l'Amazonie a été à la mesure de cette diversité biologique.
- L'Amazonie apparaît ainsi de plus en plus comme un immense paysage culturel, siège de très nombreuses innovations dont nous profitons sans les savoir amazoniennes.

DES ENFANTS AMAZONIENS

contemplant un « trésor » de fragments de poteries archéologiques récupérés dans les environs de leur village du moyen Amazone.

La plus vieille maison d'Amazonie...
Jamais je n'aurais pensé la découvrir ainsi ! Nous étions, mon équipe et moi, en Équateur, au pied de la cordillère des Andes, en train de réaliser une prospection archéologique sous une pluie tenace. La grande plaine amazonienne s'étendait devant nous jusqu'à l'Atlantique et le capricieux volcan Tungurahua crachait sa colère. Absorbés par la puissance de ce paysage, nous n'aurions pas dû voir cette vague ombre à la surface d'un talus. Un mois de fouille plus tard, cet indice ténu se révéla être l'unique trace visible d'une maison plurimillénaire. Il s'agissait du foyer pavé de roches d'une cabane de bois, ovale, ainsi que le montrait la disposition de ses trous de poteaux, dont l'un a été miraculeusement préservé en anaérobiose sous le niveau de la nappe phréatique. Depuis, le radiocarbone nous a appris que cette maison familiale a été occupée il y a quelque 3 000 ans, ce qui en fait la plus ancienne jamais exhumée dans l'immense forêt amazonienne.

Cette découverte exceptionnelle s'inscrit dans le renouveau de la dynamique archéologique en Amazonie. Longtemps, l'idée qu'un environnement contraignant a empêché l'épanouissement des sociétés a dominé une archéologie amazonienne balbutiante. Menés aux quatre coins de l'immense Amazonie, les travaux récents d'archéologues de plus en plus nombreux ont au contraire mis en évidence que la grande forêt pluviale a constitué un milieu favorable à l'épanouissement culturel. C'est cette créativité considérable des anciens Amazoniens et la diversité culturelle qu'elle a produite dont il est question ici.

Stagnation culturelle ?

À propos de l'Amazonie, la science archéologique est longtemps demeurée bloquée sur l'idée émise dès 1854 par l'historien brésilien Francisco Adolpho Varnhagen : selon lui, les Amérindiens n'avaient pas d'histoire, seulement de l'ethnographie. Sous l'influence de ce préjugé, les archéologues n'étudiaient guère les restes de la vie ancienne en Amazonie, qui semblaient d'ailleurs peu gratifiants en comparaison des produits de l'archéologie andine. Ainsi, en 1971, la référence de l'archéologie amazonienne qu'est alors l'Américaine Betty Meggers (1921-2012), affirme une fois de plus dans son livre *Amazonie : Homme et*

culture dans un paradis contrefait, que les basses terres infertiles de l'Amazonie ont été la cause de la stagnation culturelle des habitants. Cette position d'inspiration environnementaliste est alors celle de la plupart des chercheurs. Elle exerce jusque dans les années 1990 une influence stérilisante sur les archéologues, qui se contentent d'appliquer au passé les constatations faites en ethnographie.

Les premiers à la critiquer sont l'ethnologue Robert Carneiro, du Muséum de New-York, et surtout l'archéologue Donald Lathrap (1927-1990). Contrairement à Meggers, Lathrap pense que l'Amazonie centrale a été un foyer important de développement culturel. C'est sous son influence que certains archéologues américains, tels Anna Roosevelt et Clark Erickson, ont commencé à rejeter la méthode de l'ethnocomparatisme, dans les années 1980. Dans leur sillage, l'Américain Michael Heckenberger, le Brésilien Edouardo Neves et moi-même avons commencé à explorer la forêt supposée vierge, puis de plus en plus d'archéologues se sont mis à la fouiller sans œillères à mesure que les nations amazoniennes investissaient dans la recherche sur leur passé.

Aujourd'hui, tout un milieu archéologique de l'Amazonie existe. Il reste beaucoup à faire, mais une chose est

L'AUTEUR



Stéphane ROSTAIN,
directeur
de recherche
au CNRS, travaille
dans l'UMR 8096
Archéologie
des Amériques du CNRS
et de l'université Paris I.

Le legs universel de l'Amazonie

Un énorme pan original de l'humanité a été effacé en quelques années par la conquête européenne, mais nous vivons encore avec son héritage, beaucoup plus riche qu'on ne le soupçonne. Ainsi, nous employons tous les jours des mots issus des langues amérindiennes amazoniennes comme ananas, cacao, canot, caoutchouc, cobaye, coca, hamac, maïs, papaye, tabac, topinambour, etc.

Une grande partie de notre alimentation trouve également son origine en Amérique du Sud. Le maïs, aujourd'hui première céréale mondiale, provient du Mexique, mais il a évolué aussi dans la grande forêt, de sorte qu'il en existe des variétés amazoniennes. Le cacao, toujours

plus consommé, est un produit clé de l'économie internationale et du cours de la Bourse, bien qu'il soit presque complètement encore cultivé par de petites unités familiales à travers le monde.

Enfin, se rappelle-t-on que les revues parisiennes de danseuses dénudées et

habillées de plumes sont une lointaine réminiscence des Amérindiens des basses terres sud-américaines ? Elles trouvent en effet leur origine dans l'impact provoqué devant la cour de France du XVIII^e siècle par la danse des Tupiniquins ramenés du littoral du Brésil. Impressionné par les ornements de plumes sur le bas du dos des Amérindiens, le Roi lança alors la mode des parures de plumes de nandu ou d'autruche. Le Lido et le Moulin Rouge ne sont finalement que les derniers avatars de cette élégance venue du « Nouveau Monde ».



© Nigel Smith

CES QUELQUES FRUITS AMAZONIENS illustrent le grand rôle joué par l'Amazonie dans la domestication des plantes que nous utilisons couramment aujourd'hui. Ainsi, ci-dessus, on distingue une cabosse de cacaoyer (*Theobroma cacao*), qui, torréfiée, broyée et traitée, donnera du chocolat ; en haut à droite, le fruit de la grenadille (*Passiflora edulis*) qui, pressé, donnera du jus de fruit de la passion ; ci-contre le fruit d'un calebassier (*Crescentia cujete*) qui, une fois séché, servira de récipient. Plus de 83 espèces amazoniennes ont été domestiquées.

déjà claire : l'Amazonie précolombienne constitue un univers d'une diversité inouïe, dont la richesse culturelle est à la mesure de la diversité biologique de ce continent forestier.

La canopée uniforme culminant à quelque 60 mètres suggère une nature puissante. En réalité, il s'agit d'un milieu fragile, où chaque plante et chaque animal a sa niche étroite, qui risque de disparaître au moindre déséquilibre. La complexité du milieu induit sa richesse : ainsi, on connaît en Amazonie plus de 16 000 espèces d'arbres contre seulement 140 en France métropolitaine... Parallèlement, la multitude des plantes et champignons de toutes tailles qui se complètent à tous les étages de cet univers forestier et les myriades d'espèces d'insectes repérées expliquent que ce continent de verdure rassemble 15 % des espèces végétales et animales du monde.

Pas étonnant que les premiers explorateurs européens aient cru reconnaître le paradis terrestre dans ce monde excessif,

tandis que d'autres ont voulu y voir l'enfer. En réalité, pour comprendre l'Amazonie, il faut garder à l'esprit ses proportions gigantesques et rejeter l'erreur consistant à la croire homogène. S'étendant sur quelque 7 millions de kilomètres carrés – soit la superficie de la mer Méditerranée, ou celle des États-Unis –, elle peut être divisée en de très nombreux bassins-versants, qui sont autant de mondes à considérer pour eux-mêmes, tant sur le plan biologique que sur le plan culturel.

Vingt affluents de plus de 1 500 kilomètres

Large de 300 kilomètres à son embouchure, le fleuve principal s'écoule sur environ 6 400 kilomètres, soit presque autant que le Nil. Il a une vingtaine d'affluents totalisant plus de 1 500 kilomètres. Le bas Amazone, dont la largeur dépasse 10 kilomètres, écoule en une journée davantage d'eau que la Seine pendant deux ans à Paris... Son

débit de 209 000 mètres cubes par seconde représente 18 % du total de l'eau douce fluviale parvenant dans les océans.

Cette démesure induit la grande diversité des milieux, dont résulte celle des cultures amazoniennes. De fait, la diversité culturelle reste très grande... Ainsi, on compte dans la forêt pas moins de 300 langues amérindiennes réparties au sein d'une soixantaine de familles linguistiques, de sorte que l'on peut estimer qu'il y en a eu plus du double à l'époque précolombienne.

On considère en effet que le choc viral et bactérien résultant de l'arrivée des Européens au XVI^e siècle a tué 70 à 90 % des Amérindiens... Avant cette arrivée, il y aurait eu entre 5 et 7 millions d'Amazoniens se répartissant sur un territoire de la taille de l'Europe. Sans doute peut-on considérer que la population précolombienne était dense dans certaines vallées où vivaient des populations importantes d'agriculteurs, et faible dans la forêt

profonde que parcouraient des groupes de chasseurs-cueilleurs.

Le témoignage impressionnant du scribe de l'expédition espagnole menée en 1542 par Francisco de Orellana pour explorer l'Amazonie corrobore cette idée: « Nous nous dirigeons vers des îles que nous pensions inhabitées, mais lorsque nous les avons atteintes, les habitats qui s'offrirent à notre vue étaient si nombreux [...] que nous en avions les larmes aux yeux. » Francisco de Orellana, qui nomma

l'Amazonie, et ses hommes furent ainsi probablement les seuls Européens qui virent les grandes cités de l'Amazonie interne avant l'effondrement de leurs brillantes cultures.

À quoi ressemblaient-elles ? Michael Heckenberger, de l'université de Floride, a pu les reconstituer dans le haut Xingu, au Brésil: comme le suggère ce qu'ont vu les membres de l'expédition espagnole de 1542, elles prenaient la forme de groupes de maisons familiales en bois reliés aux

villages voisins par de nombreuses routes bordées de champs.

Ces cultures, seule l'archéologie pourra les restituer en partie ! Or, depuis le début de ce siècle, elle a déjà produit des résultats clés. Les archéologues les ont obtenus en s'associant aux géologues et aux botanistes qui exploraient la forêt. C'est ainsi qu'est vite apparu à quel point l'Amazonie n'est pas un milieu uniquement hostile, mais aussi un milieu aménageable tant par les chasseurs-cueilleurs que par des communautés

LES DISCRETS MONUMENTS AMAZONIENS

Les Amazoniens précolombiens ont laissé de nombreuses structures dans la forêt et les savanes qu'ils occupaient. Le plus souvent, il s'agit d'habiles terrassements conçus pour

installer des habitats à l'abri des fréquentes inondations, mais il peut également s'agir d'ouvrages de défense, de champs aménagés, de réseaux de drainage, de barrages, de routes...

1

Tertres résidentiels et rituels du haut Upano (Équateur).

2

La présence humaine a créé un fertile terreau à Hatahara non loin de Manaus.

3

Champs surélevés sur buttes dans les marécages de la côte de Guyane française.

4

5

6

Ce tertre artificiel de l'île de Marajó au Brésil, aujourd'hui forestier, accueillait un village.

7

Le monticule de l'ancien village de Loma Salvatierra en Bolivie.